

Les souvenirs ont l'habitude de se nicher au fond de nos mémoires. Quand ils sont objets, c'est dans les greniers des maisons de famille qu'ils s'entassent, s'oublient, se perdent pour mieux être retrouvés par les générations qui suivront. Investis alors du rôle de témoins d'un passé révolu, ils peuvent à leur corps défendant se charger de nostalgie.

Alice Raymond qui vit au jour le jour et affectionne particulièrement les déplacements, voyages, changements de situation, est aussi attachée à ce qui permet l'ancrage des corps que ce soit momentanément ou plus durablement : cahutes, kiosques, cabanes, mobil-homes dont elle collectionne les photographies, jusqu'à la maison familiale qui autorise le retour au pays. L'éloignement, l'absence, peuvent charger les objets familiers d'une sensation d'étrangeté au moment des retrouvailles. Vague écho de ce qu'ils ont été, ils sont l'occasion de surprises, de véritables découvertes. Ce qui est devenu souvenir peut alors s'imposer comme une actualité qui permet de construire la forme du présent : l'invention d'un lieu à l'image de ce qui en soi résonne de ces temps conjugués.

La structure d'une tente familiale sert de base. Une forme liée au nomadisme, qui se réinvente de l'emploi de tissus, couvertures, aux motifs à rayures ou fleuris d'une époque révolue, soigneusement répartis pour à la fois délimiter, couvrir, clore et ménager des ouvertures pour la circulation des uns et des autres.

Des étagères de bois, des casiers métalliques, de petits meubles qui accompagnaient l'enfance de l'artiste composent l'espace intérieur.

Ils accueillent, enferment des piles de draps et d'étoffes préservées aussi par sa famille. Ils sont soigneusement pliés pour s'amalgamer à la forme qui les contient. Et ils semblent proposer une remontée du temps de la base au sommet : draps de lins des générations lointaines, tissus qui ont accompagné les suivantes, puis d'autres qui sont marqués des motifs de l'enfance. Déposés sur les dessus ou appuyés au mobilier comme sur un chevalet, des dessins sous verre ou de petits tableaux actuels s'exposent. Le tout est soigneusement maintenu, attaché, comme pour solidifier en un ensemble ce qui a appartenu à des temps, à des espaces différents.

Et c'est comme si peintures et dessins privés de la solidité des murs devaient se déposer comme des sculptures sur ce qui devient alors socle : un refus des clivages, un déplacement revendiqué jusque dans les formes artistiques.

Mais aussi comme si s'énonçait ce qui peut lier le peintre à sa famille : une affection partagée pour les tissus, toiles et motifs.

L'agencement s'amuse d'effet décoratif quand par exemple des cubes colorés d'enfant soigneusement alignés, forment des bordures, ou crée avec humour et dérision, l'explication d'une vocation : Saturnin le canard, a été peintre et navigateur, sur ces draps qui ont pu accompagner les rêves de la fillette qui est devenue artiste et voyageuse. Une figure singulière, en tracé blanc crayeux et noir sur un fond vert de tableau d'école, grimace en une pose énigmatique qui semble dialoguer avec le canard artiste, par la juxtaposition du tissu trouvé et du dessin.

Les dessins proposés, personnages très graphiques accompagnés de courtes phrases, comme pour une invitation au récit, sont faits de peu sur ces fonds qui peuvent référer à l'enfance parce que noirs comme l'ardoise quand ils n'utilisent pas ce vert particulier. Ils restent volontairement elliptiques, énigmatiques nous obligeant à nous risquer à une interprétation hasardeuse. Les tableaux sont produits à partir d'œuvres laissées sur place puis retrouvées lors d'allers retours entre deux continents. Ces restes récupérés par découpage ou impressions sur toile sont repris avec les moyens offerts par les lieux et les rencontres nouvelles. Et c'est depuis un centre marqué d'où s'écoulent des réseaux linéaires que la matière colorée en tache opaque recouvre les motifs végétaux anciens et les renvoie en arrière plan. Un souvenir retrouvé soumis à un éloignement pour mieux servir de soubassement au présent.

La tente engage au parcours dans un étal d'objets, un bazar, construit de réminiscences, d'associations comme autant d'allusions discrètes qui engagent au dialogue. Elle donne corps à ce nécessaire détachement de soi, quand on aborde sa vie propre en donnant forme à des souvenirs familiaux, comme ces formes de civilité qui permettent d'engager la conversation. Dans l'attente d'échanges elle est ainsi un appel à être emplis des souvenirs des uns et des autres, des passants.

Claire Paries.